

# Le Centenaire d'Iéna et d'Auerstaedt

(1806 — 14 octobre — 1906)

---

Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, dont le désir d'entrer, en 1805, dans la troisième coalition contre la France, avait été refréné par le coup de foudre d'Austerlitz, se crut, l'année suivante, de force à se poser en champion de l'Europe et à lutter contre Napoléon dont les troupes se trouvaient encore en Allemagne.

Sans attendre l'arrivée des Russes dont l'armée se concentrait en Pologne, le roi de Prusse qui venait de décider la Saxe, la Hesse et le Brunswick à faire cause commune avec lui, adressa, le 7 octobre 1806, à l'empereur des Français, un ultimatum par lequel il exigeait l'évacuation immédiate de l'Allemagne.

Napoléon qui avait rassemblé la Grande Armée dans la vallée du Meyn, la mit aussitôt en mouvement. — Grâce à la rapidité et au secret des marches qu'elle exécuta, elle surprit par une vive offensive les Prussiens qui avaient espéré l'attaquer pendant sa concentration.

L'armée prussienne formée à l'école de Frédéric II et commandée par des généraux élèves de ce grand capitaine, était fière de son passé glorieux ; hantée par le souvenir de Rosbach, elle se proclamait invincible.

Elle allait, pleine de jactance, lutter avec la Grande Armée, victorieuse à Austerlitz, dont le haut commandement, les officiers et les soldats étaient remarquables à tous les points de vue. La tactique déjà vieille de Frédéric II, allait ainsi se mesurer avec celle inaugurée par les armées de la Révolution que le génie militaire de Napoléon avait su porter au plus haut degré de perfection.

La Grande Armée, forte de 175.000 hommes environ, était composée de la Garde, de la réserve de cavalerie de Murat, et des corps de Bernadotte (1<sup>er</sup>), Davout (3<sup>e</sup>), Soult (4<sup>e</sup>), Lannes (5<sup>e</sup>), Ney (6<sup>e</sup>) et Augereau (7<sup>e</sup>).

Les forces ennemies étaient organisées en deux armées : La première, sous les ordres du duc de Brunswick, avait un effectif de 76.000 hommes, et avec elle marchait le roi de Prusse ; la deuxième, commandée par le prince de Hohenlohe, comptait, avec le corps de Rüchel qui formait l'aile droite, environ 56.000 combattants.

A la suite de géniales combinaisons stratégiques et tactiques de Napoléon, les victoires simultanées d'Iéna et d'Auerstaedt, remportées, le 14 octobre, par l'Empereur sur le prince de Hohenlohe, et par Davout

sur le duc de Brunswick, abattaient dans une seule journée la puissance prussienne. Les deux armées ennemies étaient, en effet, complètement battues, perdaient 22.000 tués ou blessés, 20.000 prisonniers, 315 canons et 33 drapeaux, tandis que les pertes françaises ne s'élevaient qu'à 14.000 tués ou blessés. Les troupes prussiennes ne formaient plus, après ces deux batailles, que des masses confuses que les corps français allaient poursuivre avec acharnement et obliger à capituler à Erfurth, à Halle, à Prenslow, à Stettin, à Custrin, à Lübeck et à Magdebourg.

Ainsi, une campagne de sept semaines avait suffi à Napoléon pour conquérir la Prusse jusqu'à l'Oder et détruire deux armées dont il ne restait plus que quelques milliers de soldats qui se réfugièrent, avec leur roi, à Kœnigsberg.

\*  
\*  
\*

De quelle façon la *Sabretache* pouvait-elle commémorer le centenaire de ces deux radieuses victoires? — Les narrer au long dans le *Carnet* nous aurait entraîné trop loin et, du reste, ses lecteurs en connaissent tous les détails. — Aussi la rédaction n'a cru pouvoir mieux se conformer à la belle devise adoptée par la *Sabretache* : *Præteriti fides, exemplumque futuri*, qu'en donnant une suite de documents historiques et iconographiques inédits, rares ou curieux, qui se rapportent à Iéna, à Auerstaedt et à cette merveilleuse campagne de 1806.

Aux documents officiels qui préciseront certains faits de guerre, nous joignons des lettres intimes écrites entre deux marches ou combats qui racontent, sans apprêt, les événements de la campagne.

Énumérons ces documents :

Les fac-similé des comptes rendus écrits sur le champ de bataille même par le prince Murat, les maréchaux Ney et Davout.

Des lettres et rapports inédits extraits de la correspondance de 1806 du maréchal Ney, duc d'Elchingen, dont nous devons la communication à M. le prince de la Moskowa, membre du comité de la *Sabretache*.

Une lettre intime du prince Murat et une suite de lettres, adressées par le général de division Léopold Berthier à sa femme. Ces lettres font partie de la collection d'autographes du lieutenant-colonel Chéré, membre du comité de la *Sabretache*, qui a bien voulu nous les confier pour le *Carnet*.

Les propositions pour la Légion d'honneur établies à la suite de la campagne de 1806, et présentées dans un article intitulé : *Soldats d'Iéna et d'Auerstaedt*, par notre collègue, M. Joseph Durieux, l'érudit archiviste de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

Enfin, des reproductions des aquarelles d'Iéna et d'Auerstaedt conservées au ministère de la Guerre, de quatre compositions originales de Fragonard fils, de gravures, médailles et objets divers, constituent la partie iconographique de ce numéro du *Carnet*, spécialement consacré au centenaire des deux victoires.

Commandant EMM. MARTIN.

Weyman 14. 8.

Je

de votre

je ne vous parlerai  
pour vous en être  
content

en de temps et en a

de grands degrés et à

de la de de de

la de de de

en de de de de

qui ont de de de

la de de de

longue, de de de

longue, de de de

et de de de

Wey

de

de

de

de

de

Madame;

Le tiers humble et très obéissant  
Suzette et son affec<sup>tion</sup>née fille -  
cine le 14 <sup>Goathin</sup> 8<sup>e</sup> ~~de~~ ~~1806~~ 1806.

Monsieur Caissone me pardonne  
ce jettelage, mais je suis sub  
je, tombé de lassitude.

---

De Suzanne Sest Deux cordons

Weimar le 14 octobre 1806

Sire

J'ai l'honneur de rendre compte à votre Majesté  
qu'une partie du troupe de votre avant-garde  
est établie en avant de Weimar sur la route  
d'Erfurt.

Les quatre régiments de la deuxième division  
sont bivouaqué sur les hauteurs en arrière  
de Weimar sur la droite de l'Elbe.

La troisième division est bivouaqué en  
arrière de la deuxième. De manière que mon  
corps d'armée est disponible pour toute les  
opérations qu'ordonnera votre Majesté.

Quelques régiments du Corps d'Armée de M<sup>r</sup>  
le Maréchal Kœnig se trouvent également à une  
distance en position sur les hauteurs à droite  
de Weimar.

La cavalerie légère, les dragons et le cuirassier

de S. A. R. le Grand Duc de Berg sont demeurés  
concentrés dans cette position

je ne puis faire aucun rapport sur la bataille  
d'aujourd'hui; Votre Majesté dans cette  
glorieuse journée a tout fait et tout vu


j'adressai au Prince Membre de la Guerre l'état  
des blessés et des tués; presque tous les officiers  
qui commandaient à mon avant-garde ont  
été blessés.

L'ennemi fait sa retraite sur Erfurt dans le  
plus grand désordre; il abandonne ses  
bagages, ses canons; j'ai trouvé plus de  
quatre-vingt pièces d'artillerie que je fis de  
mon attaque ~~grande~~.

Plusieurs Généraux ennemis sont prisonniers  
et la plus-part des autres tués ou blessés, enfin  
Votre Majesté peut regarder comme entièrement  
détruite l'armée prussienne qui était campée  
au-delà de Jena

Daignez agréer, Sire, l'hommage  
du profond dévouement avec lequel je suis  
de Votre Majesté impériale

lettre humble et très  
obéissante et serviteuse  
et dévouée  
et dévouée  
et dévouée

Le Maréchal  
N. J. /  






**BATAILLE D'AUERSTAEDT**  
*le 14 octobre 1806, à 10 heures du matin*

Aquarelle de GONAUT  
Ministère de la Guerre)

Sire

J'ai l'honneur

de vous adresser

de vous adresser

à un 1/4 de

état en son

de même de

s'est engagé

s'engageant

Prise, le 1<sup>er</sup>

Le Maréchal

avec le Plus grand élogé / sa conduite  
de Frimont, Gudin, et Morand. Le  
Fauvel s'est fait distinguer de ses

Fousin, Paurin, l'honneur d'adresser  
Majesté, les détails nécessaires pour  
connaître la Brillante Conduite des  
officiers & Soldats /

L'ennemi parait être retiré  
de Weimar

Sur l'honneur d'être

vosre Majesté

avec les plus Profonds

Respect

de Cellesbachs

15 Jan 1806 /

Le très humble &  
obéissant Lieutenant  
Général  
Léonard Desobry



## BATAILLE D'JENA,

le 14 Octobre 1806.

### LETTRES ET RAPPORTS EXTRAITS DU REGISTRE DE CORRESPONDANCE DE 1806 DU MARÉCHAL NEY, DUC D'ELCHINGEN (1)

Weymar, 15 octobre.

*A S. M. l'Empereur et Roi.*

En suite des ordres de V. M. j'avais fait toutes mes dispositions pour pouvoir prendre part à l'attaque générale qu'elle avait méditée le 14 octobre sur l'armée prussienne.

Le corps d'armée était posté à Roda, mon avant-garde vers Iéna.

Dans cette position reculée, c'était difficile que le corps pût entrer en ligne pour l'attaque, et le grand brouillard qui survint devait encore y mettre obstacle.

---

(1) Registre de correspondance de 1806 à 1807 du maréchal Ney. Ce registre qui avait été pris par l'ennemi à Guttstadt, en 1807, fut envoyé à M. le prince de la Moskowa en 1847 par le général prussien baron von Wedell; il fait actuellement partie de la bibliothèque de M. le prince de la Moskowa, membre du Comité de la *Sabretache*, qui a bien voulu nous le communiquer.

Nous avons choisi dans cette correspondance les lettres et rapports qui suivent et que nous croyons inédits.

Je pris donc la résolution de marcher avec mon avant-garde composée de troupes d'élite, afin d'avoir au moins quelque part aux glorieux événements qui se préparaient.

Malgré tous les obstacles, je parvins à m'établir à la gauche du maréchal Lannes. Lorsque je fus arrivé à quelque distance de Lutzenrode, je trouvai une ligne ennemie établie la droite au bois, le centre couvert par le village, et la gauche se prolongeant sur le long rideau de hauteurs qui bordaient le champ de bataille.

Informé que le corps du maréchal Augereau devait déboucher à ma gauche, je pensai qu'en m'établissant entre le bois et le village, toute la droite de l'ennemi pourrait être coupée, et la direction du feu sur ma droite me prouvait que le résultat était inévitable.

Malgré le peu de force que j'avais à ma disposition, je résolus de faire charger sur les pièces d'artillerie dont le feu incommodait beaucoup.

Le 10<sup>e</sup> de chasseurs en colonnes par escadron marcha à la faveur d'un petit taillis; changea de direction vivement, se jeta sur l'artillerie et enleva sept pièces.

Je fis appuyer ce mouvement par le 3<sup>e</sup> de hussards qui se prolongea à gauche, changea de direction à droite et se jeta sur le flanc des gendarmes et cuirassiers de Hemkel qui commençaient à ramener le 10<sup>e</sup>.

J'avais également fait former deux petits carrés par nos deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis, pour réunir la cavalerie si elle était ramenée.

Les cuirassiers arrivèrent jusqu'à vingt pas, sans qu'il partit un seul coup de feu; cette contenance vigoureuse réunie à l'apparition du 3<sup>e</sup> de hussards les fit rebrousser et la division de cavalerie légère du général (?) (1) étant alors arrivée à mon souhait, ils prirent la fuite.

La ligne d'infanterie ennemie était couverte par une artillerie trop formidable pour que l'on pût tenter de l'entamer avec des hussards seulement.

---

(1) Le nom du général n'est pas donné dans le registre de correspondance.

Il était néanmoins de la plus grande importance, attendant l'arrivée de quelques renforts, de faire des démonstrations qui empêchassent l'ennemi de faire un mouvement offensif.

Je fis avancer mon carré de grenadiers vers le bouquet de bois au centre, celui des voltigeurs sur le village à droite et un bataillon de chasseurs sur le bois à gauche.

Dans cet instant, le feu d'artillerie et de mousqueterie devint terrible sur toute la ligne.

Le chef de bataillon Lamour, mon aide de camp, se maintint longtemps dans le village qui fut incendié.

Le bataillon de grenadiers tint également avec courage à l'issue du bouquet.

Comme je n'avais que 3 ou 4 pièces de canon avec l'avant-garde et que je n'avais aucun autre moyen à ma disposition; le feu de l'ennemi devint trop supérieur et je fis faire un petit mouvement en arrière, ce qui s'exécuta avec un aplomb sans exemple.

Le corps du maréchal Lannes avait continué son mouvement; celui du maréchal Augereau et mes divisions d'infanterie commençaient également à arriver. La marche en avant fut aussitôt reprise. Votre Majesté ordonna elle-même les dispositions nécessaires pour enlever la droite de l'ennemi qui restait engagée un peu sur la gauche.

Dès cet instant, la 2<sup>e</sup> division de mon corps appuya le mouvement des dragons du prince Murat. La cavalerie légère de l'avant-garde en fit autant et chargea sur la colonne qui se retirait sur Weymar.

Je suis au désespoir que la force irrésistible des événements m'ait empêché de rendre compte à Votre Majesté d'événements plus décisifs que l'arrivée de mes divisions n'auraient pas rendu douteux; mais je puis assurer à Votre Majesté que jamais troupe ne chargea avec plus d'enthousiasme que ma petite avant-garde.

Mon état-major a fait des efforts dignes des plus grands éloges.

Le capitaine Chodron (1) que j'avais pris pour aide de camp deux

---

(1) Chodron (François-Louis), né le 22 octobre 1774, à Charmes-la-Côte (Meurthe). Sous-lieutenant au 13<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère, 1793; passé à la 13<sup>e</sup> demi-brigade légère devenue 25<sup>e</sup>, an II; lieutenant, an III; capitaine, an V; aide de camp du général Vonderweidt, an XII; aide de camp du maré-

jours avant la bataille, a eu la jambe emportée par un boulet; je supplie Votre Majesté de vouloir bien accorder, à cet officier, le grade de chef de bataillon aide de camp; c'est une récompense à laquelle 12 campagnes et 4 blessures lui donnent un grand titre.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté un état des autres militaires qui se sont distingués.

Erfurt, le 16 octobre.

*Le maréchal Ney à l'Empereur.*

J'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que la garnison prussienne prisonnière de guerre à Erfurt, après avoir défilé devant mes troupes, a été dirigée sur Francfort sous l'escorte d'un détachement tiré de mon corps d'armée, jusqu'à ce que les troupes badoises soient arrivées pour le remplacer.

Cette garnison qui, d'après le rapport du prince de Nassau ne devait être que de 4.000 hommes, excède ce nombre de plus de 6.000 hommes. Il résulte que l'ennemi a perdu en troupes 9.000 hommes en état de faire la guerre, 4 à 5.000 blessés et 100 pièces de canon.

J'ai fait occuper les forts dépendant de la place.

5 novembre.

*Le maréchal Ney à M. le lieutenant général comte de Kleist gouverneur de Magdebourg.*

Mon unique but, en faisant jeter cette nuit quelques bombes dans la place que vous commandez, a été de vous prouver que j'ai les moyens de la réduire en cendres.

Prêt à en venir à cette cruelle extrémité, j'ai voulu essayer encore de vous ramener au parti que vous commandez impérieusement la force des circonstances.

Vous êtes informé, Monsieur le Général, de l'état actuel des choses; vous n'ignorez pas que vos troupes dispersées en corps isolés et coupés de toutes parts, ont été réduites à mettre bas les

---

chal duc d'Elchingen, 1806; chef de bataillon commandant d'armes, 1807; commandant du fort de l'île Pelée, 1808; commandant supérieur de la place de Toul, 1814; mis à la retraite en 1816. — A reçu quatre blessures — s'est fait remarquer le 3 floréal an VIII à Saint-Pierre-d'Aréna, en Ligurie, où il fit 400 prisonniers. Chevalier de la Légion d'honneur en l'an XII.

armes; que nous occupons Franckfort, Custrin et Stettin; en un mot que le Roi votre maître n'a plus d'armée et qu'il ne lui reste, non pas seulement aucune chance de succès, mais aucune possibilité de résistance.

Il résulte évidemment de cette situation des affaires que Magdebourg n'est plus d'aucun intérêt comme place de guerre et n'a d'importance maintenant que comme grande ville contenant une population nombreuse.

Cette considération est d'une vérité trop frappante pour ne pas faire impression sur votre esprit et vous devez juger qu'il ne s'agit pas de défendre quelques jours de plus des remparts dont la possession n'a aucune utilité militaire; mais de sauver d'une destruction inévitable une des villes florissantes de la monarchie prussienne.

Il n'est aucune raison valable à opposer à d'aussi puissants motifs; vous n'en trouverez point dans l'honneur militaire qui ne défend pas de céder à la nécessité et je vous rends trop de justice pour penser que des sentiments d'orgueil personnel puissent jamais l'emporter auprès de vous sur les intérêts bien entendus de votre pays.

Quoiqu'il en soit, je vous somme, Monsieur le Général, de rendre la ville de Magdebourg aux troupes de Sa Majesté l'Empereur Napoléon. Je vous somme également de me faire dans le jour une réponse catégorique et définitive et je vous déclare pour la dernière fois que si cette réponse est négative, elle sera le signal du bombardement.

Maintenant, je suis quitte envers l'humanité: vous seul, Monsieur le Général, demeurez responsable de l'existence des 25.000 habitants de Magdebourg. Vous en devez compte au Roi votre maître et à la Prusse entière.

6 novembre.

*Le maréchal Ney à M. le lieutenant général comte de Kleist  
gouverneur de Magdebourg.*

Je vous garantis, Monsieur le Général, sur ma parole d'honneur, l'exactitude des bulletins officiels que je vous ai adressés: Je ne dois pas croire qu'après un pareil gage, aucun autre témoignage puisse être nécessaire; ce n'est donc que pour votre satisfaction

particulière et comme preuve de ma déférence pour vous que je vous envoie un major prussien qui, fait prisonnier avec le prince de Hohenlohe, pourra vous rendre compte des faits dont il a été témoin oculaire. Tout m'autorise à penser, Monsieur le Général, que rien ne peut plus alarmer votre délicatesse et que, puisqu'aucune incertitude ne s'oppose maintenant à la remise de votre place aux troupes françaises, nous pouvons entrer aujourd'hui même en arrangements : Je vous en fais donc la proposition avec confiance.

Je ne reviendrai pas sur les raisons par lesquelles je vous ai démontré que, dans la situation actuelle des affaires, ce serait un parti fort étrange que de sacrifier la ville de Magdebourg pour prolonger une résistance militairement inutile ; vous êtes trop éclairé pour n'être pas convaincu de cette vérité.

Je ne répéterai pas que les ménagements dont j'use envers les habitants ne sont dictés que par le désir de faire pour l'humanité tout ce que me permettent mes devoirs militaires. Mais je désire vivement que vous soyez convaincu que la franchise a présidé à toutes mes démarches, et que je regarderais comme une chose très indigne de mon caractère de proposer à un militaire de votre réputation et de votre mérite une action qui ne serait pas entièrement conforme aux lois les plus scrupuleuses de l'honneur.

Si contre toute attente, Monsieur le Général, vous jugiez encore nécessaire d'envoyer un de vos aides de camp à Berlin pour y prendre des informations, je ne mettrais point obstacle au départ de cet officier ; mais comme alors vous auriez cru convenable de prendre des sûretés avec moi, il me serait impossible de n'en pas exiger à mon tour.

M. le capitaine de Kleist ne pourrait donc partir qu'après la signature d'une capitulation qui serait regardée comme nulle si les bulletins ne contiennent pas la vérité ; mais qui devrait avoir son exécution aussitôt que le rapport de cet officier en aurait constaté l'exactitude.

Dans ce cas, il serait d'abord stipulé que la garnison se rendra prisonnière. C'est une base de laquelle il ne m'est pas permis de m'écarter ; vous dicteriez vous-même les autres conditions.

Votre envoyé serait accompagné par un de mes officiers ; il

jouirait de toute la liberté que sa mission exige, mais la durée de son voyage ne pourrait pas excéder soixante-douze heures.

C'est à vous, Monsieur le Général, à choisir entre les deux partis que je vous propose : ou de terminer sans délai, ou de subordonner la reddition définitive aux renseignements que vous recevrez de Berlin : formalité qui est entièrement superflue.

J'espère, Monsieur le Général, que votre décision me prouvera que j'ai obtenu de vous la réciprocité des sentiments d'estime et de confiance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

7 novembre.

*Le maréchal Ney au ministre de la Guerre.*

Le 2 de ce mois, j'ai eu l'honneur de vous rendre compte des dispositions prises jusqu'à cette époque pour le blocus de Magdebourg ; le même jour au soir, j'ai reçu les quatre mortiers que M. le général Clarke a bien voulu m'envoyer d'Erfurt.

J'ai fait mettre en batterie à la faveur d'un retranchement naturel reconnu d'avance et à 150 toises du fossé, un mortier et deux obusiers.

Dans la nuit du 4 au 5, j'ai fait jeter dans la place 12 bombes seulement ; le feu a été mis à une maison que j'ai su depuis être la manufacture de porcelaine.

On a également tiré quelques obus sur le faubourg de Neustadt où l'ennemi tient une assez forte garnison ; deux maisons ont été incendiées.

Le 5 au matin, j'ai sommé le lieutenant général de Kleist, gouverneur. Je lui ai déclaré que je n'avais fait jeter quelques bombes dans la place que pour lui prouver mes moyens de la réduire en cendres.

Je lui ai peint l'état désespéré des affaires militaires de la Prusse et j'ai appuyé cet exposé des bulletins que vous m'avez envoyés.

Enfin, je lui ai représenté que dans cette situation des affaires la forteresse de Magdebourg n'était plus pour le Roi son maître d'aucun intérêt militaire et qu'elle n'avait d'importance main-

tenant que par son commerce et sa population, d'où il s'en suivait que la destruction de cette ville était un sacrifice inutile.

J'ai pu m'apercevoir que cette considération avait fait impression sur son esprit; il m'a néanmoins répondu que la situation des armées prussiennes n'aurait dé certitude pour lui que lorsqu'elle lui aurait été annoncée par son gouvernement.

J'ai profité pour lever ses doutes de l'arrivée d'un major prussien fait prisonnier avec le prince de Hohenlohe et renvoyé sur parole. Cet officier, que j'ai fait entrer dans la place, lui a rendu compte des faits dont il a été témoin. Il est résulté de cette communication des pourparlers qui se renouvelleront demain et dont j'augure bien.

M. de Kleist a servi avec distinction sous Frédéric. C'est un vieux militaire très chatouilleux sur le point d'honneur et il [est] nécessaire d'employer avec lui un mélange de fermeté et de ménagement. C'est, je crois, le seul moyen de le rendre traitable.

Enfin, Monseigneur, les choses en sont au point que j'espère sous très peu de jours avoir à vous annoncer la reddition de cette place dont je juge la garnison assez nombreuse.

J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Altesse m'annonce des moyens de bombardement. Lorsque j'aurai la certitude que je puis m'en passer, j'enverrai des officiers pour en donner avis au général Lemarois et à M. de Thiard.

J'envoie à l'instant un officier au roi de Hollande. Aussitôt son retour, je m'empresserai de vous donner des nouvelles de S. M.

Magdebourg, 11 novembre.

*Le maréchal Ney à Sa Majesté l'Empereur.*

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que j'ai reçu la lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire le 9; j'ai l'honneur de vous prévenir aussi que la garnison de Magdebourg, partagée en quatre colonnes, a commencé à défiler à 9 heures du matin et qu'elle a cessé à 3 heures de l'après-midi. Chacune des colonnes prisonnières, après avoir déposé les armes, a été mise en marche sur

Bernburg escortée de six compagnies d'infanterie commandées par un chef de bataillon, et de vingt-cinq hommes de cavalerie. Le tout sous la direction du général Roguet à qui j'ai donné des instructions. Les colonnes ont été autant que possible égalisées en force; chacune d'elles est au moins de 4.000 hommes, outre 2.000 hommes d'artillerie et un régiment de 400 cuirassiers; le tout, sans exagération, peut être évalué à 22.000 hommes : 20 généraux, environ 800 officiers, 700 pièces de canon, un million de livres de poudre, quatre-vingts mille bombes, des fers de coulés en quantité prodigieuse, un équipage de pont, des vivres en tous genres pour un mois calculé sur un effectif de 25.000 hommes de garnison. Plus 54 drapeaux d'infanterie, cinq étendards et d'autres qui ont été brisés; je prie Sa Majesté de me dire si je dois les lui envoyer.

Tous les bagages sont fouillés avec la plus grande précaution par la gendarmerie entièrement employée à ce service. Comme ces bagages sont immenses puisqu'il y a près de 300 voitures, on les fait parquer. Les caisses des régiments, d'après les renseignements que je me suis procurés, ont suivi l'armée du prince de Hohenlohe à son passage par Magdebourg; on n'a, jusqu'à présent, aucun renseignement positif sur le trésor du prince de Hesse. Les ordres les plus sévères sont donnés pour qu'aucune voiture ne sorte de la ville sans être fouillée.

La 2<sup>e</sup> division se rendra demain 12 à Moekern.

La 3<sup>e</sup> aux environs de Gommern; toute l'artillerie suivra la 2<sup>e</sup> division ainsi que le parc.

12 novembre.

*Le maréchal Ney à Sa Majesté l'Empereur.*

Indépendamment des 54 drapeaux et 5 étendards déposés par la garnison de Magdebourg, il existe dans l'arsenal de cette ville 346 drapeaux et 10 étendards dont une partie est étrangère à la Prusse, sans que dans ce grand nombre il y en ait un seul français; on y a également trouvé des trompettes d'argent.

Je supplie Votre Majesté de me faire connaître si Sa Volonté est que ces drapeaux et ceux de la garnison soient envoyés à son quartier général.

*Le maréchal Ney au ministre de la Guerre.*

Thorn, 7 décembre.

## RAPPORT SUR LA PRISE DE POSSESSION DE THORN (1)

Dès le 3 du courant, jour de mon arrivée à Bromberg, le général Durosnel me donna les renseignements sur l'emplacement des troupes sous ses ordres et sur la force de l'ennemi.

Le 4, j'allai reconnaître le développement de la Vistule depuis le confluent de la Brahe jusqu'au-dessous de Topolno par Fordon. La brigade de cavalerie légère du général Colbert et une compagnie d'artillerie légère, ainsi que le 27<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, venaient d'arriver sur ce front et s'étendaient jusqu'à Schwetz pour observer tout ce que l'ennemi pourrait jeter sur la rive gauche de la Vistule par Graudenz.

Le lieutenant général Lestocq, au service de Prusse, écrivit le 1<sup>er</sup> de Thorn, S<sup>r</sup> (savoir) : qu'en vertu du décret impérial du... plusieurs administrateurs pussent obtenir des passeports pour passer sur la rive gauche de la Vistule et aller reprendre leurs fonctions à Berlin et ailleurs où ils étaient employés. Cette lettre a été remise le 4 à Fordon et je chargeai le général Colbert de répondre que les passeports étaient prêts et que l'on attendait ces employés. La Vistule charriait une quantité prodigieuse de glaçons et le passage devenait dangereux; ces personnes ne se présentèrent point. L'officier parlementaire apprit par un jeune officier qui aime à causer, que le corps d'armée sous mes ordres venait d'arriver de Magdebourg : cet officier hâta son retour.

Le soir du 4, un espion m'apprit que l'ennemi faisait des dispositions pour renforcer sa ligne de défense sur la Vistule.

Le 5, j'invitai le général Durosnel à faire quelques tentatives vers Thorn pour connaître la force et la résistance qu'offrirait

---

(1) Nous donnons ce rapport bien qu'il ait été établi au début de la campagne de Pologne qui suivit celle de Prusse.

l'ennemi. Le colonel Savary, commandant le 14<sup>e</sup> de ligne, qui gardait ce poste, était prévenu de l'arrivée de la division du général Marchand; on s'empara de l'île vis-à-vis Thorn sans perte. Le même jour, des rapports m'annoncèrent que l'ennemi était disposé à se retirer; effectivement, pendant la nuit, il commença de se replier sur Graudenz et sur Königsberg.

Le 6, la tête de mes troupes arriva à Podgurze, vis-à-vis Thorn. Le colonel Savary avait déjà, à l'aide de quelques bateliers polonais, pris sur la rive droite, au-dessus de Thorn, quelques bateaux dont l'ennemi s'était emparé lorsqu'il n'y avait qu'un détachement de chasseurs du 20<sup>e</sup> régiment à Podgurze. L'ennemi n'ayant laissé sur toute la rive droite que des postes d'observation, le colonel Savary avec 400 hommes soutenus des voltigeurs et grenadiers du 69<sup>e</sup> et du 6<sup>e</sup> d'infanterie légère, passèrent sur la rive droite de la Vistule. L'ennemi a fait une forte résistance et on ne serait peut-être pas parvenu à débarquer sans le secours des bateliers polonais qui, malgré les coups de fusil, sont venus au-devant des troupes de débarquement pour les dégager des glaçons; des bateliers prussiens ayant voulu s'y opposer ont été jetés dans la Vistule par les Polonais. L'ennemi, dans cette affaire, a eu une vingtaine de tués et blessés et autant de prisonniers; de notre côté, il y a cinq blessés.

L'ennemi a fait sa retraite, savoir : la principale colonne que l'on porte à 4.000 hommes aux ordres du lieutenant général Lestocq, sur Königsberg; l'autre partie, sur Graudenz dont on évalue la garnison à quatre bataillons, formant environ trois mille hommes. Tous les rapports se rapportent à dire que l'ennemi ne veut point tenir la campagne et qu'il se borne, en attendant l'arrivée des troupes russes, à défendre les places de Colberg, Graudenz, Dantzig et de Königsberg. Il n'y a aucune donnée certaine sur l'arrivée des Russes et on est persuadé dans le pays qu'ils ne se hasarderont point de s'étendre.

Le roi de Prusse s'est retiré à Königsberg; on assure que ses enfants ainsi que ses trésors, sont en marche pour Saint-Pétersbourg, et que le Roi s'y rendra également s'il n'obtient de l'empereur Napoléon des conditions de paix honorables.



LETTRE DU PRINCE MURAT,  
GRAND-DUC DE BERG



Madame,

Je suis arrivé avant-hier au soir à Berlin, et hier matin, on m'a remis une lettre de vous. Je vous remercie de votre souvenir et de vos compliments. Votre lettre néanmoins m'afflige, votre santé n'est pas bonne; et vous paraissez en être inquiète, ménagez-la davantage; appelez le service des médecins et apprenez-moi bien vite que vous êtes plus tranquille et bien portante.

Nous voilà pour le moment sans ennemis à combattre et la guerre finit faute de combattants.

Cependant, je vais encore m'éloigner, les bords de la Vistule appellent nos braves et si ces fiers enfants du Nord ont entendu notre défi, bientôt l'Europe apprendra les nouveaux succès de Napoléon.

Adieu, Madame, votre lettre et votre souvenir m'ont fait le plus grand plaisir.

Veillez m'écrire quelquefois et croire à tout le plaisir que j'aurai à recevoir de vos nouvelles.

Je vous réitère, Madame, l'assurance de mon éternel attachement.

Berlin, le 14 novembre 1806.

JOACHIM.

(A Madame Michel, à Paris, place Vendôme, n° 6.)

(Collection du lieutenant-colonel Chéré.)



La médaille de petit module dont la face et le revers sont reproduits au haut de cette page, fut frappée à Berlin et représente Napoléon distribuant des subsides aux invalides prussiens. Le revers de la médaille (par Jeuffroy) donné en cul de lampe, est relatif aux capitulations de Spandau, Stettin, Magdebourg et Custrin. Ces deux médailles font partie du médaillier de M. le prince de la Moskowa.

Yema. enlow, L.H. acta.

Non-over en un grand battelle  
Carpenter: m-cher ami. Le. isalt  
en hat the beam ete de l'union  
kote corp d'ami. est de tache  
p- de l'investigation. et de l'argent  
p-ami. d'acte de l'argent  
ette p-ami, le p-ami. est ete  
c'est. le de l'union de acte  
elle. ete. ete. p-ami. non-ami  
tant p-ami et p-ami. ete  
de. si mi p-ami. p-ami.  
p-ami. et p-ami. tache. ete.  
tant tache. ete. ete. p-ami. p-ami.  
p-ami. ete. p-ami. p-ami. ete.  
p-ami. p-ami. p-ami. p-ami.  
p-ami. p-ami. p-ami. p-ami.  
p-ami. p-ami. p-ami. p-ami.

Re Nadam  
Leopold. p-ami. p-ami  
tache. p-ami. p-ami  
d'acte.  
L. P. M. K.

LETTRES ADRESSÉES PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION  
LÉOPOLD BERTHIER (1) A SA FEMME PENDANT LA CAMPAGNE DE 1806

A Liechtenfeld, le 2 octobre.

Je suis arrivé hier à Bamberg, ma chère amie, et parti ce matin pour me rendre ici à 8 lieues en avant de Bamberg. Je me porte bien, j'ai évité la pluie de ce matin, car je suis allé en voiture; nous n'avons rien de nouveau ici, les Prussiens s'étant même éloignés; nous attendons des ordres, nous restons demain ici et je suis dans le plus vilain trou possible, mais il faut nous y habituer. Je t'écris ce matin à Mayence, à tout hasard, car je crois que ma lettre ne t'y trouvera plus.

Adieu, ma chère bonne amie, je suis bien triste de t'avoir quitté (2) ainsi que mes chers petits enfants. Comme les journées, les soirées

---

(1) Berthier (Victor-Léopold) né à Versailles le 23 mai 1770, était le troisième fils de Jean-Baptiste Berthier (1721-1804), ingénieur-géographe et architecte, et de Marie-Françoise l'Huillier de La Serre. Tout jeune, il embrassa la carrière des armes comme ses frères aînés Alexandre et César, qui devinrent, le premier, le maréchal prince de Neuchâtel et de Wagram, le second, général de division.

Garde de la Porte du Roi le 16 janvier 1781; sous-lieutenant dans le régiment d'artillerie de la Fère, 1785; lieutenant, 1788; successivement aide de camp, avec rang de capitaine, des généraux Lamarck, Custine, d'Affry, Wiettinghof, en 1791 et 1792; chef de la section des ingénieurs-géographes, an III; chef de bataillon, ingénieur-géographe, an IV; adjudant général chef de bataillon, an V; général de brigade sur le champ de bataille de La Trebbia par le général en chef de l'armée de Naples, an VII; confirmé dans ce grade par arrêté du Directoire exécutif, an VIII; employé dans le département du Mont-Blanc, an VIII. Successivement chef d'état-major dans les 15<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> divisions militaires; du corps d'observation du Midi; de la 1<sup>re</sup> division militaire et de l'armée du Hanovre. Général de division le 12 pluviôse an XIII; chef d'état-major du 1<sup>er</sup> corps de la Grande Armée (Bernadotte), an XIV. Il mourut à Paris, des suites d'une fièvre putride, le 13 mars 1807, au cours d'un congé de six mois qui lui avait été accordé par l'Empereur pour soigner sa santé.

Léopold Berthier se distingua aux batailles de La Trebbia, d'Austerlitz et à la prise de Lübeck. Membre de la Légion d'honneur en l'an XI, il fut nommé commandant de l'Ordre en l'an XIII.

Le général Léopold Berthier qui avait épousé Joséphine-Jeanne-Marguerite Daiguillon, divorça en 1803, et se maria, en secondes noces, avec Thérèse-Jeanne-Ursule Bonnemant, veuve Noël; c'est à cette dernière que les lettres que nous donnons sont adressées. Sa seconde femme avait de son premier mariage un fils, Noël (Armand), né le 2 juin 1795, qui entra à l'école de cavalerie de Saint-Germain en 1811, devint général de division et mourut à Versailles le 1<sup>er</sup> janvier 1872.

(2) Le général Léopold Berthier avait quitté sa femme à Wurtzbourg, le 1<sup>er</sup> octobre 1806.

et les nuits me paraissent longues ; plains ton ami, il est bien malheureux d'être forcé de s'éloigner toujours de toi. Je te donne mille bons baisers d'amour et [suis] pour la vie, ton ami, ton amant.

L. B.

Embrasse bien Victorine pour moi et Édouard ; je t'écris par le même courrier à Paris.

A Liechtenfeld, le 2 octobre.

Nous sommes déjà à huit lieues en avant de Bamberg, ma chère amie, nous nous arrêtons ici, car un peu plus loin, nous serions sur le territoire prussien, et comme il n'y a encore rien de décidé pour la guerre, nous attendons des ordres. Je t'ai écrit par le même courrier un mot à Mayence. Dans le cas où tu y serais. J'a fait, hier, ma route, bien triste et passé une nuit bien pénible ; quand donc, ma chère bonne petite, serons-nous donc tranquilles et vivrons-nous sans être séparés.

Dans le moment où je t'écris, Ameil arrive et me donne une lettre de toi de Mergentheim. Comment est-il possible que tu te sois trompée de chemin. Je t'avais bien prédit que toutes les routes seraient encombrées de troupes ; enfin, tu es sur la route de Manheim, c'est la plus courte pour aller à Paris ; mais quand tu recevras cette lettre, tu seras arrivée, ainsi il n'est plus temps de te donner des conseils.

Adieu, ma chère bonne amie, je te quitte ; j'avais beaucoup à travailler ce soir, il est minuit et je vais me coucher puisque je le puis encore. Steeg part pour Wurtzbourg et je le charge de ma lettre pour la mettre à la poste.

Pense à ton ami, à ton amant, sois-lui fidelle si tu veux qu'il soit heureux ! Embrasse nos jolis petits enfants et reçois mille baisers bien tendres.

L. B.

A Liechtenfeld, le 3 octobre.

Nous sommes dans le siècle des choses extraordinaires, ma chère bonne petite, on assure que l'Empereur vient ici et qu'il doit avoir une entrevue avec le roi de Prusse ; les ordres que nous

recevons paraissent vouloir que nous restions tranquilles. Je ne sais où tu es. Je t'écris encore cette fois à Paris et à Mayence. Dans le moment où je t'écris, on m'annonce l'arrivée de la princesse. Effectivement, elle passe dans ce moment devant mes fenêtres, je vais aller la voir pour savoir ce qu'elle dit.

Je reviens, ma bonne petite; que je suis malheureux que tu ne l'aie pas rencontrée, elle t'aurait ramenée près de moi; elle a été à Anspach et près de Bamberg, elle a rencontré M<sup>me</sup> Maison qu'elle a ramenée avec elle, elle me disait qu'elle aurait bien voulu te voir sur la route, mais à la vérité, c'est un voyage bien fatigant, car elle sera peut-être obligée de partir demain ou après-demain; elle s'est décidée un peu tard, mais il faut mieux comme cela que pas du tout. Elle doit retourner par Mayence, y seras-tu? C'est ce que je ne puis savoir. Si nous n'avons pas la guerre, nous eussions pu retourner ensemble à Paris ou rester ensemble jusqu'au moment où nous rentrerions. Mais enfin, dans peu de jours, nous saurons à quoi nous en tenir. Adieu, chère bonne amie, je vais t'écrire une autre lettre à Mayence dans le cas où tu y serais, mais tu auras fait un grand détour si tu as passé par Manheim; je ne sais pas, mais j'ai encore l'espoir que les choses s'arrangeront. Quel bonheur, chère amie, si je pouvais aller passer l'hiver avec toi et nos chers petits enfants.

La princesse est logée dans une maison affreuse, elle trouve un peu de différence avec celle qu'elle vient de quitter à Paris. Quant à moi, malgré que je sois logé dans une mauvaise auberge, bien sale, je voudrais t'avoir avec moi, je m'y trouverais heureux.

Adieu, je te donne mille bons baisers bien tendres, donne-en quelques centaines à nos chers petits enfants. Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

A Liechtenfeld, le 3 octobre.

A tout hazard, encore une lettre à Mayence, ma chère bonne. Je t'écris par le même courrier à Paris, car j'ai de la peine à penser que de Manheim tu sois remontée à Mayence; enfin, si tu y es, tu apprendras avec surprise que pendant que je t'écrivais ma pre-

mière lettre, M<sup>me</sup> Bernadotte est arrivée dans notre villain quartier général où nous sommes très avancés au milieu du pays qu'occupent les Prussiens; à la vérité, ils ne font aucun mouvement. On assure dans l'instant que les chevaux de l'Empereur sont commandés pour venir ici et qu'il doit se rendre à un rendez-vous avec le roi de Prusse. Si cela est vrai, je ne doute pas que les choses ne s'arrangent. Si tu es à Mayence, tu sauras cela à peu près en même temps que moi; fais-moi savoir où tu es, je t'en prie, afin que cela me serve de gouverne, pour te rejoindre, si cela est possible. Voilà depuis hier la 4<sup>e</sup> lettre que je t'écris, 2 à Paris et 2 à Mayence, j'espère qu'au moins deux te parviendront.

Adieu, mon amie, ma bonne petite maitresse à moi, je te donne mille baisers sur ta bouche. Embrasse mes chers petits enfants. Que je serais heureux de les embrasser et de passer l'hiver avec toi et eux.

Ton bon Léopold.

A Liechtenfeld, le 5 octobre.

Nous n'avons plus de service réglé de poste, ma chère bonne amie, je ne sais quand cette lettre te parviendra; je te l'adresse à Paris parce que je pense que tu y es allée. La princesse est arrivée avant-hier soir, et part demain, elle aura une route bien désagréable et pénible à faire, car elle sera obligée de traverser trois corps d'armée. Nous n'avons encore rien de décidé, seulement, on nous a donné ordre d'être prêts à partir une heure après pour commencer la campagne, ainsi tu vois que, la journée, nous pouvons nous mettre en route; alors tout sera commencé. Quand cela finira-t-il?

Il arrive dans ce moment un aide de camp de l'Empereur; il ne nous porte pas encore d'ordre pour marcher; mais, cette nuit ou demain, cela arrivera. Je t'envoie cette lettre à Paris et vais seulement t'écrire deux mots à Mayence. J'attends avec bien de l'impatience une 2<sup>e</sup> lettre de toi.

Embrasse nos enfants ainsi que ta mère, dis mille choses à ton père.

Ton bon ami, ton amant.

L. BERTHIER.

Liechtenfeld, le 5 octobre.

Rien de nouveau encore, ma chère amie; je me porte bien; je t'ai écrit par le même courrier à Paris; je ne t'écris ici que pour te dire que je me porte bien. Si tu es à Mayence, tu sauras que ma lettre t'attendra à Paris; car je regarde la guerre comme déclarée.

Adieu, je t'embrasse de toute mon âme et te fais mille baisers sur ta bouche. Embrasse bien nos chers petits enfants.

Ton ami, ton amant.

A Kronach, le 7 octobre.

Nous nous portons en avant, ma chère bonne petite. Demain, nous serons sur le territoire prussien. On s'est tiré quelques coups de fusil aujourd'hui. Ainsi tu peux regarder la chose comme décidée; ne sois pas inquiète si dans les premiers jours tu ne reçois pas de mes nouvelles, la poste ira difficilement, mais sois bien assurée que je ne négligerai rien pour te donner de mes nouvelles. J'aurai peu de temps, mais je profiterai du peu que j'aurai; le principal est que tu reçoives un mot de moi; écris-moi toujours, je te prie, par M. Denniée et quelquefois par la poste.

Adieu, mon amie, ma bonne Thérèse que j'aime plus que tout au monde, porte-toi bien, sois heureuse; je n'aspire qu'un bonheur de te revoir et de t'embrasser. Embrasse nos chers petits enfants pour moi; pense à ton ami, à ton amant.

Ton ami.

L. BERTHIER.

A Auma, le 10 octobre.

J'ai vu le général Rapp qui m'a dit qu'il t'avait vue à Middelberg et que ta voiture était cassée; il m'a dit que tu es à Mayence. Je t'envoie un mot pour te dire que je me porte bien. Nous avons eu hier une petite affaire d'avant-poste où nous avons bien frotté MM. les Prussiens et Saxons.

J'espère que tout ceci ne sera pas long.

Adieu, bonne amie, pense à ton ami qui t'aime bien et qui ne pense qu'à toi seule; embrasse nos enfants. Je te donne mille baisers.

Ton mari, ton amant.

L. BERTHIER.

Iéna de Saxe, le 14 octobre. (1)

Nous avons eu une grande bataille aujourd'hui, ma chère amie; les résultats en sont très beaux et tu les connaîtras. Notre corps d'armée est bien fâché que les circonstances ne lui aient point permis de contribuer à la gloire de cette journée. Les Prussiens ont été écrasés, le duc de Brunswick a été blessé à la tête; enfin, mon amie, tout va bien et je me porte très bien. Je suis seulement horriblement fatigué et je vais tâcher de dormir tout botté. Adieu, chère amie, je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse nos chers petits enfants.

Ton ami.

L. BERTHIER.

A Halle, le 17 octobre.

Je suis depuis 3 heures du matin à cheval, ma chère amie. Il est 9 heures du soir; nous avons eu une bien belle journée, nous nous sommes battus pendant 7 heures; le résultat est [que] notre corps d'armée seul a fait 6.000 prisonniers, 2.000 tués ou blessés et 30 pièces de canon. C'est une affaire superbe et nous n'avons perdu que très peu de monde; aucun officier général n'a été blessé. Nous avons les meilleures troupes du monde entier. Pernet s'est très bien conduit, il aura de l'avancement. Montgardé a leu son cheval tué d'un coup de baïonnette. Tous ceux que tu connais se portent bien. L'ennemi avait 10.000 hommes de plus que nous, mais il a été culbuté. Sans réserve, on peut dire qu'il n'existe pour ainsi dire plus d'armée prussienne, car le reste est tellement démoralisé qu'il ne doit plus compter. Enfin, bonne, j'ai bien affaire et je suis bien fatigué; je te quitte en t'assurant que je me porte à merveille. Vois, je te prie, M<sup>me</sup> Dupont, dis-lui que son mari se porte bien, et que lui et sa division se sont couverts de gloire aujourd'hui.

---

(1) Cette lettre est donnée, en fac-similé, à la page 591.

Adieu, bonne amie, je suis heureux depuis que je suis avec toi, tu me portes bonheur et il ne m'arrivera jamais rien si tu m'aimes toujours autant que je t'aime. Embrasse nos chers petits enfants, j'espère bientôt les revoir.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

Pernet (1) et Montgardé (2), qui sont encore tout couverts de gloire et de poussière, me chargent de te dire mille choses et se rappellent à ton souvenir.

A Zerbtz, le 23 octobre.

J'ai reçu hier, ma chère bonne amie, trois lettres de toi, de Mayence, mais elles étaient bien vieilles de dattes; tu croyais encore à la paix à cette époque. Je t'assure que nous en sommes beaucoup plus près actuellement, que dans le temps où tu m'écrivais. Quand tu recevras cette lettre, il y aura déjà plusieurs jours que nous serons à Berlin. J'ai passé hier l'Elbe, voilà la deuxième fois depuis Hanovre; mais une chose assez singulière pour moi, c'est que, à Attembourg, en Hanovre, nous passâmes ce fleuve pêle-mêle avec les Hanovriens qui, par capitulation, retournaient chez eux, et que, cette fois, j'ai passé le même fleuve

(1) Pernet (Jean-Charles, baron), né à Villers-sous-Chalamont (Doubs), le 26 juin 1774. Soldat au 7<sup>e</sup> bataillon du Doubs, 1792; caporal, 1793; fourrier au 56<sup>e</sup> de ligne, 1793; sergent, an II; sergent-major, an IV; nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille le 25 prairial an VII, lieutenant, an VIII; nommé capitaine pour action d'éclat, sur le champ de bataille, le 1<sup>er</sup> germinal an IX; chef de bataillon, 1807; adjudant commandant, 1812; colonel d'état-major, 1816 et mis en demi-solde; nommé au grade honorifique de maréchal de camp en 1822; retraité en 1823. — Successivement aide de camp du général Léopold Berthier (1800-1807) et du maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram (1807-1814). A reçu trois blessures. Chevalier de la Légion d'honneur en 1806, officier en 1809 et commandant en 1813. Décédé le 30 janvier 1846.

(2) Montgardé (Marie-Mathurin-Henry, baron de), né à Versailles, le 9 janvier 1772.

Surnuméraire aux cheveu-légers de la Garde en 1786. Emigré en 1791. Rentré en France le 1<sup>er</sup> janvier 1804, après avoir servi à l'armée des Princes jusqu'en 1802. Emigra de nouveau en 1805 et passa au service de Bavière jusqu'au 15 septembre 1806. A cette date, nommé lieutenant aide de camp du général Léopold Berthier; il servit ensuite comme aide de camp du major général prince de Neuchâtel (12 février 1807), devint colonel en 1815 et commandeur de la Légion d'honneur, et chevalier de Saint-Louis. Mort le 13 novembre 1845.

avec les Saxons qui, par arrangement avec l'Empereur, retournent chez eux, nous laissant tous leurs chevaux de cavalerie et d'artillerie ainsi que leurs sabres. Il y avait hier à Barby une colonne de 10.000 Saxons, qui retournaient chez eux et qui suivaient dans l'autre sens la même route que nous; ainsi, voilà le reste des Prussiens réduits à leurs propres forces qui est bien peu de chose, puisqu'ils ne nous ont point opposé de résistance au passage de l'Elbe. Nous sommes ici à 30 lieues de Berlin où j'espère que nous ferons la paix. Si je vois qu'il y ait possibilité de te faire venir, je t'écrirai de suite; je serais bien aise que tu vis cette ville, si toutefois cela ne te fatigue pas et que nous restions assez longtemps pour cela.

Adieu, chère bonne amie, je te quitte, car je suis horriblement fatigué; je me porte bien, mais cependant, on voit à ma figure que j'ai besoin de repos. J'espère que cela ne sera pas long; malgré qu'il ne soit que deux heures après-midi, je vais profiter du moment de repos pour me coucher.

Embrasse bien nos chers petits enfants pour moi. Je te donne mille bons baisers et suis pour la vie, ton ami et ton amant.

L. BERTHIER.

Fais dire à M<sup>me</sup> Dupont que son mari se porte bien.

A Brandebourg, le 26 octobre.

Je t'écris de cette ville, ma chère amie; nous voilà au centre de la Prusse. J'envoie cette lettre à mon frère qui est à Potsdam et qui doit entrer aujourd'hui ou demain à Berlin. Ainsi, tu vois que j'avais dit vrai en te disant qu'avant un mois nous serions à Berlin. L'armée [prussienne] fuit toujours ou, pour mieux dire, ce n'est pas une armée, ce sont des fuyards; je ne sais où ils s'arrêteront. Je pense que si l'Empereur veut faire la paix, cela doit être fait avant huit jours; c'est bien ce que je souhaite. Le roi de Prusse n'a rien de mieux à faire que de se mettre en entier à la générosité de l'Empereur. Nous attendons des ordres pour savoir si nous nous dirigerons sur Berlin, ou si nous remonterons plus au nord.

Adieu, ma chère bonne amie, je te quitte, car j'ai bien affaire. Nuémont (?) m'a écrit le 12, il me dit que tu te portes très bien, juge du plaisir que cela m'a fait. Je n'ai pas encore reçu de lettre de toi depuis Mayence. Adieu, je te donne mille bons baisers. J'espère qu'avant peu ce sera une réalité. Embrasse bien nos petits enfants.

Ton amant et ton ami.

L. BERTHIER.

A Neu-Brandebourg dans le Mecklembourg, le 31 octobre.

Je n'ai qu'un instant à moi, chère bonne amie, je suis extrêmement fatigué; nous poursuivons l'ennemi qui fuit à toutes jambes, nous n'avons plus que 9 à 10 mille hommes à prendre; ils ne demandent pas mieux que de mettre bas les armes. J'espère qu'enfin nous aurons du repos; je t'assure que je n'en puis plus, mais nous sommes à la fin de nos fatigues et il faut en finir. Je t'écrirai demain ou après et t'apprendrai de bonnes nouvelles, car nous nous reposerons et je serai bientôt dans le cas de te revoir.

Adieu, chère bonne amie, je monte à cheval; je vais partir à 4 h. du matin et je serai encore à cheval à 9 h. du soir. Je désire bien vivement le bonheur de me rendre près de toi et de vivre tranquille. Je suis bien accablé et fatigué, cependant, je mange bien.

Embrasse nos chers petits enfants, porte-toi bien; mes peines ne sont rien puisqu'elles serviront à te rendre encore plus heureuse.

Adieu, je te donne mille bons baisers et suis, pour la vie, ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

A Schwerin, le 4 novembre.

Je n'en puis plus, ma chère bonne amie, toujours à la poursuite d'un malheureux corps de troupe prussienne qui n'a d'autre chose à faire que de mettre bas les armes. Nous sommes dans la capitale du Meklembourg, nous nous arrêtons trois heures ici et

repartons pour aller coucher plus loing, nous serons demain à Lübeck où il faudra bien qu'il mette bas les armes. Nos troupes et nous, sommes harrassés de fatigue; jamais on [n']a fait de marche pareille et pour comble de malheur, nous mourons pour ainsi dire de faim. J'ai le plus grand besoin de repos, mais il faut terminer avec les Prussiens, puisque c'est tout ce qui leur reste.

Adieu, mon amie, je n'ai pas un instant à moi, il faut que je te quitte; j'ai reçu deux lettres de toi, je pense qu'il y [en a] eu beaucoup de perdues.

Embrasse nos enfants; je te donne mille baisers et je n'aspire qu'au bonheur d'être près de toi.

L. BERTHIER.

A Lübeck, le 7 novembre.

Comme je te l'ai écrit, ma chère bonne amie, ce matin, on s'est un peu battu, mais le général de Blucker [Blücher] étant acculé à la Trave et à la mer, a capitulé et s'est rendu, lui et tout le reste de son armée, prisonniers de guerre. Je viens de le voir défilier et poser les armes à terre. Il lui restait encore 15 à 18 mille hommes. Je suis occupé actuellement à leur donner des routes et à les faire vivre pour qu'ils se rendent à Spandau et de là en France, s'il plait à L'Empereur de les y envoyer. Voilà donc, en cinq semaines, une armée de 150 mille hommes entièrement détruite ou prisonnière de guerre; nous n'avons plus d'ennemis ni devant ni derrière nous; nos troupes vont toutes cantonner; la division de Drouet va dans le Lowembourg et à Lunebourg en Hanovre. Tout cela n'est que précaire, nous recevrons avant peu des ordres de l'Empereur pour nous diriger soit sur Berlin ou sur l'Oder, ce qui ne me ferait pas plaisir. Enfin, bonne amie, puisque nous n'avons plus d'ennemis, je vais tenter, vu ma mauvaise santé, de faire demander un congé pour aller te rejoindre; si on me refuse encore, je t'écrirai de suite pour que tu viennes me rejoindre si nous sommes fixés quelque part. Je crains que l'on nous fasse marcher en Pologne; mais, dans ce cas, je t'avoue que je ne me sens pas de force à faire cette marche pénible, dans un climat aussi rude et qui m'est aussi contraire.

Enfin, attends quelques jours de mes nouvelles sur ce que je ferai et sur ce que tu dois faire. Pendant ce temps, les routes seront purgées d'un tas de traînards français et prussiens qui volent et pillent les voyageurs, et les chevaux de poste seront aussi rétablis et tu pourras alors voyager plus sûrement, ou moi, si je suis assez heureux pour aller te rejoindre.

Mon voyage dans cette ville ne sera pas cette fois aussi heureux que le premier... elle a été bien pillée et abîmée et en se battant dans la ville, on s'est ôté bien de ressources, mais il le fallait.

J'ai bien affaire, mon amie, je te quitte, je vais écrire à mon frère concernant ce que je te dis plus haut. Je reçois à l'instant une lettre de toi du 27. Je suis bien inquiet que tu n'en aies pas reçu de moi. Depuis le 16, voilà le 24<sup>e</sup> lettre que je t'écris, mais il doit s'en trouver de perdues.

Je réponds aux articles de ta lettre. Tu as bien fait de renvoyer le jardinier et d'en prendre un autre. L'augmentation n'est rien s'il fait bien son devoir et qu'il soit honnête homme.

Je veux bien que M. Evard porte un fusil dans ma plaine pour tuer les corbeaux et les canards sauvages sur la rivière, mais je ne veux que personne tire sur mon gibier. Je ne lui donne nullement la permission de le faire, arrange cela avec lui.

Quant au meunier, je te conseille de lui rien donner de plus, il peut bien, je t'assure, payer les 4.000 francs sans avoir l'isle du moulin; c'est un objet d'agrément qu'il nous faut réserver. Il m'a été impossible de t'envoyer de l'argent, mais si tu en as besoin, envoie en prendre chez La Salette (?) si tu ne peux en obtenir de M. Antheaume. Je vais cependant t'envoyer douze mille francs dans quatre à cinq jours; d'ailleurs, dis à ceux qui t'en demandent qu'il m'en est dû beaucoup et que l'on ne me paye pas. J'ai répondu, mon amie, à ta lettre relativement aux articles intéressants.

Adieu, je te quitte, j'ai visite de M. Cervoni qui m'attend à mon bureau. Je t'embrasse de toute mon âme et te donne un bon baiser sur tes lèvres que j'aime tant. Embrasse nos petits enfants et dis mille amitiés à ton père et à ta mère.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

A Lübeck, le 9 novembre.

Je t'ai écrit hier et avant-hier, chère bonne amie. Nous n'avons plus d'ennemis, mais aussi, j'ai toute l'armée prussienne à diriger et à classer; jamais je n'ai eu autant à travailler et, en vérité, je n'en puis plus.

Il paraît que malgré que nous n'avons plus d'armée devant nous, nous marcherons au-devant du Russe, ou, au moins, en Pologne. Cette campagne est trop forte pour moi. Je vais écrire à mon frère et ferai tout ce que je pourrai pour tâcher d'aller passer l'hiver à Paris. Que je puisse réussir et je serai l'homme du monde le plus heureux; je ferai tout pour cela et je sacrifierai bien volontiers ma place, pourvu que le maître ne se fâche pas trop. On ne peut cependant pas trouver mauvais que l'on s'occupe de sa santé quand on ne se bat pas.

Adieu, bonne amie à moi, le colonel Gérard part pour Berlin et attend ma lettre. Je te donne mille bons baisers bien tendres et suis, pour la vie, ton ami, ton amant.

Embrasse bien nos petits enfants.

L. BERTHIER.

Lübeck, le 10 novembre.

Le calme commence un peu à renaître dans cette ville, ma chère bonne amie; après-demain, j'aurai fait partir tout ce qui reste de prisonniers de guerre et c'est un grand embarras de moins. On parlait de la paix; cela devait paraître assez probable, puisqu'il n'existe plus de soldats prussiens, mais nous venons de recevoir l'ordre de faire partir nos dépôts des corps qui étaient en Bavière pour se rendre sur les bords de l'Oder, bien au delà de Berlin. Or, tu sais que les dépôts sont toujours destinés à être en arrière de la ligne d'opération. Cette mesure nous annonce donc d'une manière positive une campagne encore plus au nord. Quant à moi, ma santé ne me permettra pas de la faire, je t'envoie

copie de la lettre que j'écris à mon frère (1). J'espère qu'il me sera utile ou qu'il fera au moins tout ce qu'il pourra pour obtenir ce que je désire. J'attends sa réponse et ça sera alors à moi à faire le reste.

Je ne puis pas encore t'envoyer les 12.000 fr. que je t'ai annoncés, faute de trouver du papier sur Paris, mais je compte aller à Hambourg demain ou après-demain et je terminerai cela facilement. Je ne t'oublierai pas pour quelques perles, si je puis en acheter; je connais tes goûts et ferai tout ce que je pourrai pour les satisfaire.

Cette ville est d'une tristesse affreuse; il y a eu assez de bourgeois de tués, beaucoup de pillés; on ne voit encore personne dans les rues. Heureusement, jusqu'à présent, j'ai eu tellement à travailler que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer. J'ai fait venir de chez M. le comte de Pletz deux chevaux dont un gris blanc de la plus belle et jolie tournure, de la taille de la *Flore*, au moins aussi agréable qu'elle, dressé on ne peut mieux, sage et n'ayant peur de rien; c'est un cheval comme j'en aurais fait faire un pour toi si cela pouvait se commander. Fasse le ciel que bientôt je puisse te le conduire et que nous soyons réunis, voilà le seul bonheur auquel j'aspire; je ne doute pas que tu ne partages mes sentiments à cet égard, alors je dis l'homme heureux et sage.

Adieu, chère bonne amie, ton bon Léopold te couvre de baisers d'amour; si tu connais sa tendre amitié et son amour pour toi, sois-lui fidèle, il le mérite par sa conduite et toute sa pensée qui ne se porte que pour toi seule. Embrasse nos petits enfants, parle leur souvent de moi et dis-leur que leur papa ne sera content que lorsqu'il sera avec eux, et avec toi.

Adieu, je te quitte pour aller me coucher. Je te presse contre mon cœur et te donne un bonsoir sur tes lèvres que j'aime tant à baiser.

Ton amant, ton ami.

L. BERTHIER.

Si tu as besoin d'argent, prends en chez La Salette, je le remplacerai.

---

(1) Nous donnons cette lettre à la page suivante.

*Lettre adressée par le général Léopold Berthier  
à son frère le maréchal Berthier*

La guerre avec la Prusse est entièrement terminée, mon]cher frère, mais les ordres que [nous [recevons [de porter nos dépôts à Stettin et Custrin ne laissent aucun doute de ce qui reste encore à faire. Je vais vous parler ici comme [à un] frère, comme un [ami à qui on demande son avis :

Ma santé, je vous le [jure, ne me [permettra [pas de faire une campagne d'hiver, dans un pays aussi rude. Il est probable que je resterai malade dans quelque ville, à quoi serai-je bon ? Si j'avais une ambition démesurée d'honneur et de fortune, qui serait mieux qu'à ma place ? Mais nous sommes tous classés, chacun dans notre sphère; pourquoi travaille-t-on, pourquoi se donne-t-on de la peine, si ce n'est pour arriver à un but qui nous rende heureux. Telle est ma position, je ne demande rien, je crois avoir assez bien servi ma patrie, je suis élevé à un grade que j'ai mérité par mes services, je ne dois point viser plus loin, enfin, je suis content; sans avoir une grande fortune, j'en ai assez pour être heureux. C'est ici que je réclame de vous un service que [l'amitié seule que vous avez pour moi peut me rendre. Je ne voudrais pas déplaire à l'Empereur et me mettre mal avec lui; je ne voudrais pas non plus faire une chose qui vous fasse de la peine; cependant, le but que je voudrais atteindre, et tout ce que je désire serait de pouvoir jouir au moins de quelque [temps de repos dont j'ai besoin. J'attends votre réponse avec impatience. Ne voyez, au reste, mon cher frère, dans cette lettre, ni humeur, ni coup de tête, c'est seulement le résultat de mon opinion bien prononcée et mûrie basé sur la solidité de mon caractère. Répondez-moi avec bonté et amitié, car je serais trop malheureux si vous me faites des reproches que je ne veux pas mériter.

A Lowembourg, le 14 novembre.

Je risque cette lettre par la poste, chère bonne amie, et te fais passer une de M<sup>me</sup> César; son mari ne m'écrit pas, je ne sais pourquoi, je lui ai écrit souvent.

Nous attendons des ordres pour savoir ce que nous allons devenir, voilà huit jours que nous sommes dans ce pays. On assure que l'Empereur veut aller, [non seulement en Pologne,] mais aussi en Russie. Je t'assure que cela ne me fait pas grand plaisir, car je ne suis pas d'une santé à pouvoir faire une campagne d'hiver dans un tel pays ; enfin, je t'écrirai quand il y aura quelque chose de décidé.

Je t'enverrai de l'argent ces jours-ci ; on a beaucoup de peine à se procurer du papier sur Paris.

Adieu, chère bonne amie à moi, pense toujours à ton ami, à ton amant, qui ne désire plus autre chose au monde que de vivre près de toi, aussi ferai-je tout pour parvenir à ce but. Embrasse nos petits enfants et dis-leur combien je les aime. Rappelle-moi au souvenir de ton père et de ta mère et dis-leur mille choses aimables.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

Lübeck, le 15 novembre.

Je ne conçois pas, mon amie, que tu me dises que tu ne reçois pas de mes nouvelles. Voilà la 29<sup>e</sup> lettre et je t'ai quittée le 1<sup>er</sup> octobre à Wurtzbourg. Tu vois que malgré mes courses et mes peines, je n'ai pas été paresseux. Nous avons reçu des nouvelles de l'Empereur depuis notre affaire d'ici. Il est extrêmement satisfait de nous, et nous laisse reposer encore quelques jours dans ce pays. Je vais en profiter pour aller passer 24 heures à Hambourg. Bourrienne y est avec sa femme et je logerai chez lui. Je verrai aussi M. Olivier et si je puis trouver quelques perles bon marché, je t'en ferai l'acquisition, mais je ne puis le faire pour une somme que très médiocre, car tu sais que je ne suis pas en argent depuis cette campagne.

J'ai reçu une lettre de toi bien ancienne de datte, elle m'est venue par la poste, elle m'a toujours fait bien plaisir puisqu'elle me prouve que tu penses toujours à ton bon ami qui n'aspire qu'au bonheur de te rejoindre. Tu as vu ce que j'ai fait pour cela, et j'espère.

Sois bien assurée que si je suis avisé que l'on prenne des quartiers d'hiver, je t'écrirai de suite de venir me rejoindre.

Adieu, mon amie, ma chère petite maîtresse à moi, je te quitte, il est minuit et je pars demain à 6 heures du matin. Je te donne mille baisers bien tendres ; donnes-en quelques-uns à nos chers petits enfants.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

Lübeck, le 19 novembre.

Je reçois une lettre de mon frère, chère bonne amie, qui me rend bien heureux. D'après la lettre que je lui ai écrit et dont je t'ai envoyé copie, il a parlé à l'Empereur de ma mauvaise santé et de l'impossibilité que j'aurais à pouvoir faire une campagne d'hiver ; il lui a dit qu'il me donnerait un congé de quatre mois. Mon frère me dit de lui faire écrire officiellement par le prince de venir à Berlin chez lui et que, de là, je fillerai sur Paris. Quel bonheur, chère amie, personne au monde ne se trouve plus heureux que moi ; je serai dans huit jours, c'est-à-dire le 27, à Berlin ; il me faudra 6 à 7 jours pour aller à Paris, ainsi je serai donc dans les premiers jours de décembre près de toi ; mon Dieu, que je vous remercie !

Adieu, chère bonne, je te quitte, je suis heureux, je m'occupe actuellement de choses qui te regardent. Tu peux annoncer mon arrivée, mais dis que c'est par default de santé que je reviens.

Adieu, je t'embrasse de tout mon âme ; dis à nos petits enfants qu'ils vont me voir et que je les embrasse bien fort.

Ton ami, ton amant.

Le général, L. BERTHIER.

Lübeck, le 21 novembre.

Le temps commence à devenir bien mauvais, chère bonne amie, aussi je m'en ressens à mes douleurs qui me tracassent. Je pars demain pour Berlin. D'après ce que mon frère m'a écrit, j'espère que l'Empereur m'accordera mon congé de quatre mois ; j'en ai vraiment besoin, car je ne serais pas de force à faire une campagne d'hiver, si elle a lieu comme tout semble l'annoncer. J'ai fait tout ce que j'ai pu dans cette campagne, j'ai mis tout le zèle et l'activité possible. Je crois avoir bien servi, mais souvent,

je souffrais beaucoup et je ne disais rien. Sans vouloir t'inquiéter, je t'assure que j'ai besoin de passer l'hiver tranquille et je ne doute nullement que ma santé ne se rétablisse très promptement quand je pourrai jouir des soins que tu me donneras, et de la tranquillité d'âme et d'esprit qui m'est si nécessaire. L'espérance que j'ai d'être près de toi dans les premiers jours de décembre me tranquillise beaucoup et me fait du bien. Prends donc patience, bonne Thérèse, bientôt, ton ami, ton amant, te sera rendu et il se trouvera alors le plus heureux des mortels.

Embrasse nos chers petits enfants et dis-leur que je vais les revoir. Adieu, chère bonne amie, pense toujours à ton meilleur ami, aime-le et sois-lui toujours fidèle, si tu veux le rendre heureux.

Je te donne mille bons baisers bien tendres sur ta bouche.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.

Fais remettre la lettre à M<sup>me</sup> Dupont.

Lübeck, le 23 novembre.

J'ai enfin terminé mes affaires aujourd'hui, chère bonne amie, et je pars à l'instant pour Berlin. J'ai envoyé les certificats nécessaires et le prince a écrit pour moi; j'espère que j'obtiendrai tout ce que je désire qui est d'aller t'embrasser et me reposer des fatigues de cette campagne. J'en ai vraiment besoin.

Je t'envoie cette lettre par Hambourg.

J'ai eu bien affaire ces jours-ci, mais enfin, j'espère être payé de mes peines puisque je ferai des choses qui te seront utiles et agréables. Je ne serai vraiment heureux que lorsque j'aurai mes ordres.

Adieu, chère bonne amie, je te quitte car j'ai encore bien affaire et je pars ce matin. Je serai le 25 à Berlin; si je puis en partir le 28, je serai près de toi du 6 au 8. Embrasse bien nos petits enfants pour moi. Je te donne mille bons baisers et te presse contre mon cœur qui ne soupire que pour toi seule. Je te plains bien, bonne amie, du chagrin que tu as éprouvé; je l'ai bien partagé, je te jure.

Adieu, je t'embrasse.

Ton ami, ton amant.

L. BERTHIER.



(Collection de médailles de M. le prince de LA Moskowa.)

## Soldats d'Iéna et d'Auerstaedt

---

A l'occasion du double triomphe, simultané, de nos armes, Napoléon pourvut aux vacances d'emplois produites par la campagne de Prusse. « Les nombreuses nominations faites dans l'Ordre de la Légion d'honneur en décembre 1805, a dit l'historien Alex. Mazas, donnaient l'espérance à tout le monde que l'Empereur ne serait pas moins généreux à l'issue d'une campagne si brillante. Il n'en fut pas ainsi. Napoléon, voyant l'admirable effet que la Légion d'honneur exerçait sur le moral des troupes, prit la ferme résolution d'être désormais fort avare de cette récompense. »

Il n'y eut pas, en effet, contre l'attente générale, de nominations de légionnaires comme il y en avait eu, par exemple, après la victoire d'Austerlitz ; il n'y eut pas non plus de promotions aux grades élevés de l'Ordre. Ce fut seulement le 14 avril 1807 que Napoléon rendit le décret qui nommait membres de la Légion d'honneur plus de dix-huit cents combattants d'Iéna, d'Auerstaedt, de Pultusk, de Golymin, de Hoff et d'Eylau. La plupart des mémoires dressés à cette époque ne contiennent pas l'exposé sommaire des services ou des actions qui ont motivé les propositions pour la croix. Nous avons pu relever néanmoins, tant sur ces mémoires que sur d'autres pièces conservées aux archives de la

Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, plusieurs traits de bravoure, faits d'armes particuliers, actes d'éclat, relatifs aux deux victoires du 14 octobre 1806. On les trouvera ci-après.

A cette liste trop écourtée, et qu'il n'a pas tenu qu'à nous de donner moins laconique, il convient d'ajouter l'abbé Henry, qui fit preuve de bienfaisance envers nos blessés et joua dans la bataille d'Iéna, si l'on en croit Marbot, un rôle considérable en révélant le sentier du Landgrafenberg. Gabriel Henry, né à Nancy vers 1752, d'abord vicaire dans deux paroisses de Paris pendant six ans, puis curé à la Neuve-Ville et déporté comme inconstitutionnel, avait été chargé par l'évêque de Mayence de desservir la chapelle d'Iéna. Sur la demande du maréchal Lefebvre, il s'occupa de rétablir l'ordre dans la ville incendiée et pillée. Aussi la chapelle catholique d'Iéna fut-elle érigée, par faveur spéciale, en cure dotée par la France. De plus, l'Empereur signait le 31 décembre 1808, à Benavente, un décret admettant dans la Légion d'honneur « M. Henry, curé d'Iéna, chanoine d'Erfurt », et lui donnait une tabatière en or. Nommé professeur à l'Université d'Iéna, l'abbé devint suspect à cause de son attachement à la France et subit à Silberberg un emprisonnement de quinze mois. Empêché de rentrer dans sa patrie en 1815, il obtint du roi Maximilien de Bavière une chaire de théologie à Aschaffembourg, où il mourut le 4 juin 1835. Nous avons cru intéressant de fixer ici même la biographie de cet ecclésiastique, resté Français dans les plus critiques circonstances, honoré de l'amitié de Caulaincourt et de Bessières, décoré par Napoléon. Sa place était marquée dans les événements d'Iéna.

JOSEPH DURIEUX.

### ÉTAT-MAJOR

HERVO (Claude-Marie), général de brigade, chef de l'état-major du 3<sup>e</sup> corps par *intérim*. — « Blessé à la bataille d'Iéna. »

BOURKE (Jean-Raymond-Charles), colonel aide de camp du maréchal Davout. — « Officier d'une très grande bravoure, blessé à la bataille d'Iéna, où il a rendu un de ces services que l'on ne peut jamais oublier. Je lui donnai l'ordre d'aller, à la

tête de 80 chevaux du 1<sup>er</sup> chasseurs, me faire une échauffourée pour connaître la position de l'armée ennemie. Il s'en acquitta avec vigueur et intelligence, culbuta plusieurs escadrons, prit un major de cavalerie, sabra des canonniers sur trois pièces et, après avoir reconnu l'armée ennemie en bataille, vint faire son rapport. »

**ROMEUF (Louis)**, adjudant commandant. — « A montré beaucoup de bravoure à la bataille d'Iéna, où il a eu un cheval tué sous lui. »

(Propositions du maréchal Davout, 1807) (1).

**PRÉVOST DE VERNOIS (Simon-Pierre-Nicolas)**, chef de bataillon. — « Blessé à Iéna et a eu un cheval tué sous lui. » — (Propositions pour la croix d'officier, Vienne 23 juillet 1809, 3<sup>e</sup> corps de l'armée d'Allemagne.)

**HOCHET DE LA TERRIE (Louis-Étienne)**, capitaine adjoint à la 1<sup>re</sup> division du 5<sup>e</sup> corps. — « A eu à la bataille d'Iéna ses habits criblés de balles, son cheval tué sous lui et un second cheval blessé. » — (Propositions de la division Suchet, à Czerwouka, 6 avril 1807. — État des services, dossier L. H.)

## INFANTERIE DE LIGNE

### *25<sup>e</sup> de ligne*

**VOISIN (Joseph)**, sergent. — « A reçu un coup de feu à la cuisse droite, le 14 octobre 1806, à Iéna. Ce sous-officier, des plus braves qu'on connaisse, s'est fait remarquer, dans cette bataille, par la vigoureuse résistance qu'il a faite au poste qui lui avait été confié. » — (Proposition pour la Légion d'honneur, Hoenstein, 5 avril 1807.)

**TRICOLET (Pierre)**, grenadier. — « A été des premiers sur la batterie ennemie, à la bataille d'Iéna. »

---

(1) On peut observer que Davout dit *Iéna* et pas *Auerstaedt*. La double dénomination, si justifiée d'ailleurs, n'eut cours qu'ultérieurement.

**GARRAUT (Jean), sergent.** — « A montré la plus grande intrépidité à la bataille d'Iéna en arrivant des premiers sur les pièces de canon de l'ennemi. »

**MORTAIL (Jean), sergent.** — « Arriva des premiers sur les pièces ennemies et arracha des canonniers prussiens les guidons de l'artillerie. »

**TRINQUART (Pierre), sergent.** — « Courut avec intrépidité sur les pièces ennemies et tua deux cavaliers qui cherchaient à défendre les pièces. »

**FEIGNER (Jean), sergent.** — « S'est emparé d'une pièce de canon ennemie après avoir tué un canonnier et fait les autres prisonniers. »

**BERTHOLON (Joseph), voltigeur.** — « Pendant toute la bataille, a été au milieu de la cavalerie ennemie, lui a tué beaucoup d'hommes et a contribué à la poursuivre avec acharnement. »

**VIDAL (Michel), fusilier.** — « S'est précipité des premiers au milieu des rangs ennemis. »

(Propositions pour la Légion d'honneur, 1807.)

#### *34<sup>e</sup> de ligne*

**DORTOUX (Pierre), lieutenant.** — « A reçu une forte contusion au bras, à Iéna, et a montré la plus grande bravoure. A la sortie d'un bois, fit avec son peloton qu'il commandait détruire les canonniers et les chevaux d'une pièce de canon ennemie et s'empara de la pièce. Il avertit aussitôt le colonel de la proximité où se trouvait l'ennemi, ce qui lui valut la première décharge, et laissa 80 ou 100 morts, et l'ennemi fit sa retraite en désordre. » — (États des services, Namslau, 29 janvier 1808.)

#### *36<sup>e</sup> de ligne*

**LÉCUREL D'ESCOREAUX (Alexandre-Etienne-René), chef de bataillon.** — « Après la mort du colonel Houdart de Lamothe tué dès le principe de l'action, cet officier a pris le commandement du 36<sup>e</sup>.

et a déployé autant de bravoure et de sang-froid que de connaissances militaires. A marché à la tête de ce corps lors des trois attaques qu'il a exécutées seul et successivement contre trois positions retranchées occupées par l'ennemi bien supérieur en force, à qui néanmoins elles ont été enlevées à la baïonnette ainsi que 15 pièces de canon. »

FONTAINE (Pierre), sergent-major. — « A l'affaire d'Iéna, le 1<sup>er</sup> bataillon seul a chargé sur l'ennemi rassemblé et retranché au nombre de 10 à 1.200 hommes. Ce sous-officier, avec deux braves comme lui, a tué trois canonniers à coups de baïonnette et a enlevé une pièce de canon. »

DELHAY (François), sergent. — « S'est conduit avec beaucoup de bravoure et de sang-froid. A été grièvement blessé. »

PATUSSET (Antoine), sergent, THIEULIN (Charles-Nicolas), caporal. — « A la bataille d'Iéna, aidés de trois militaires, ont pris une pièce de canon sous le feu de la mousqueterie de l'ennemi. »

BOISSON (Pierre), caporal. — « Assez gravement blessé, a continué à se battre toute la journée avec la plus grande bravoure. »

RELAND (François), caporal, LEVERGER (René), fusilier. — « Avec deux braves, malgré la forte résistance de l'ennemi, ont pris une pièce de canon et tué sur la pièce tous les canonniers qui la servaient. »

DARDENNE (Claude), caporal. — « A fait prisonnier un officier supérieur et l'a conduit au maréchal Soult. »

MANCHON (Joseph), grenadier. — « S'est porté avec intrépidité au-devant de la ligne; a chargé seul un colonel et deux officiers qu'il a fait prisonniers. »

BOURGOUIN (Jean-Baptiste), voltigeur. — « Courut sur l'ennemi avec une célérité sans égale, se mesura à la baïonnette avec un soldat prussien et le renversa, se précipita ensuite sur un officier qui fuyait, l'atteignit, lui enfonça sa baïonnette dans les reins où elle resta. »

*43<sup>e</sup> de ligne*

BERGER (Jacques), sergent-major. — « Était porte-drapeau à la bataille d'Iéna, où il s'est parfaitement conduit. »

PINTETIN (Sébastien), musicien gagiste. — « Ce musicien a, pendant toute la campagne, porté et son fusil et son instrument; musicien dans les parades et les marches, il s'est fait grenadier dans les combats. A la bataille d'Iéna, a combattu avec valeur dans la 1<sup>re</sup> compagnie de grenadiers... »

*108<sup>e</sup> de ligne*

SCHMITZ (Nicolas), capitaine, né à Hemmering (Moselle), le 10 avril 1768. — « Après la perte des officiers supérieurs du régiment, reçut du général Friant le commandement du 108<sup>e</sup> régiment, quoiqu'il ne fût pas le plus ancien capitaine. S'empara de la tête du bois qui couvre la petite ville d'Ekartzberg, et par ses efforts vigoureux réussit à remplir la tâche que lui avait donnée le maréchal Davout. » Le général de brigade Lochet, dans son rapport du 15 octobre, s'exprimait ainsi sur le compte de cet officier : « Je dois ajouter en faveur de « M. Schmitz, capitaine, commandant provisoirement le 108<sup>e</sup>, « qu'il a surpassé en bravoure tout ce que le régiment a dit de « lui. » — (Attestations du 32<sup>e</sup> de ligne, Paris, 20 mars 1811.)

« Le colonel du régiment, Joseph HIGONET, combattait avec le plus grand courage à la tête de la compagnie de grenadiers que commandait son frère, « lorsqu'il reçut à côté de lui et à « brûle-pourpoint le coup mortel. Il expira en recommandant « à son jeune frère de l'acquitter envers l'Empereur de tous les « bienfaits qu'il en avait reçus. Sa mort causa une désolation « générale dans son régiment. Son meurtrier, trois cents « soldats et plus de vingt officiers prussiens, qui se défendaient encore, furent achés (*sic*), et on eut beaucoup de peine « à calmer la fureur des soldats. » — (Note du capitaine Higonet.)

DOYEN (Claude), grenadier. — « A pris deux caissons aux Prussiens et plusieurs soldats qui les escortaient. — (Archives de l'Ordre des Trois-Toisons-d'Or.) »

MALTEAU (Antoine), caporal de grenadiers. — « S'élança hors des rangs pour courir sur l'ennemi qui occupait un village et fit mettre bas les armes à quarante soldats prussiens dont un officier, qui se défendaient dans une grange. » — (Attestations des capitaines Goutenoire et Higonet, s. d.) »

## INFANTERIE LÉGÈRE

### *1<sup>3</sup>° d'infanterie légère*

DUPENLOUZ (Joseph), capitaine. — « Officier intrépide, a chargé vigoureusement sur les pièces à la bataille d'Iéna et a forcé l'ennemi de les abandonner. »

VARLET (Jean-Marie), capitaine. — « A chargé avec une douzaine d'hommes sur une pièce à la bataille d'Iéna, a pris la pièce et a été blessé. »

PÉRIER jeune (Jean), lieutenant. — « Officier très brave, a concouru à la prise des pièces. »

GARNIER (Robert), DELOFFRE (Honoré), FROGER (Joseph), sergents-majors. — « Ont grandement concouru à la prise de six pièces de canon. »

GAUSSET (Etienne), sergent. — « Après avoir concouru comme ses camarades à la prise des six pièces de canon, a défendu l'aigle de son bataillon contre plusieurs cuirassiers. »

(Propositions pour la Légion d'honneur, Allenstein, 5 avril 1807.)

## GROSSE CAVALERIE

### *1<sup>er</sup> cuirassiers*

DÉMONTEIL, major. — « Blessé à Iéna de six coups de sabre et de deux coups de feu. »

*1<sup>er</sup> dragons*

**MONTHOUX** (François), lieutenant. — « Dans la charge que fit le régiment, prit à l'ennemi avec son peloton sept pièces de canon et leurs caissons. »

**LEMERCIER** (Alexandre-Marie), sous-lieutenant. — « A Iéna, étant en tirailleurs, a fait 27 prisonniers et a pris les équipages qu'ils escortaient. »

**LANGUIN** (Jean), maréchal des logis. — « A sauvé son capitaine des mains de l'ennemi. Tua plusieurs ennemis. Chargea sur une pièce de canon, dont il coupa les traits des chevaux, et en facilita la prise. »

**THOMAS** (François), dragon. — « S'est particulièrement distingué. A sauvé la vie à l'adjutant Balthazar. »

*26<sup>e</sup> dragons*

**FLOTTES**, lieutenant. — « Blessé à la bataille d'Iéna, n'a pas quitté malgré sa blessure, et a eu un cheval tué sous lui un moment après. »

**CAVALERIE LÉGÈRE***2<sup>e</sup> chasseurs à cheval*

**ROUSSEL** (Jean-Ferdinand), chirurgien-major. — « A Iéna, il pansa tous les blessés sous le feu de l'ennemi. »

**GOMBAUD** (Charles), sous-lieutenant. — « Eut deux chevaux tués sous lui. »

**POISAT** (Nicolas), lieutenant. — « A Iéna, enfonça plusieurs escadrons de cavalerie prussienne. »

**SAUTARD** (Joseph), lieutenant; **DUBOURG** (François), lieutenant. — « Blessés à Iéna. »

**ALLARD** (Louis), maréchal des logis. — « D'une bravoure et d'une conduite exemplaires. A Iéna, il fut renversé d'un coup de

boulet qui faillit lui coûter la vie; il revint à la charge et eut l'épaule fracassée d'un coup de biscaïen. »

THIÉRION (Théodore), maréchal des logis. — « Dans différentes charges sur un bataillon carré, qui fut enfoncé, il fit avec son peloton une centaine de prisonniers. »

*7<sup>e</sup> chasseurs à cheval*

GENEVAY, lieutenant, — « Blessé d'un coup de feu à la cuisse. »

NOYRIT, lieutenant. — « A été blessé et a eu son cheval tué. Ayant été pris et dépouillé sur le champ de bataille, a su s'échapper et a rejoint le régiment le lendemain. »

SOURD, lieutenant; PISON, sous-lieutenant; RIVAUUX, Hégou, maréchaux des logis. — « Blessés à Iéna. »

(Propositions du colonel La Grange, s. d.)

TISSERAND (Dominique), chasseur. — « Ayant eu son cheval tué sous lui, il monta celui de son frère tué à ses côtés dans le même moment; il chargea comme un déterminé, reçut six coups de sabre et ramena deux prisonniers. »

*10<sup>e</sup> chasseurs à cheval*

NOLETTE (Louis-Alexandre), maréchal des logis, né à Paris le 18 juillet 1785. — « A Iéna, se distingua particulièrement dans la charge qu'exécuta le régiment sur une ligne de cavalerie saxonne. Contribua à la prise de huit pièces d'artillerie, sauva des mains de l'ennemi le chef d'escadron Lapointe qui, démonté, était au moment de perdre la vie. Le rapport que fit cet officier supérieur de la bravoure de M. Nolette dans cette action lui valut le grade de sous-lieutenant en récompense de sa conduite distinguée. » — (Attestation du général Mermet.)

*21<sup>e</sup> chasseurs à cheval*

VERDIER-LACOSTE (Louis), chef d'escadron. — « Dans la charge contre l'infanterie, a fait de sa main un officier supérieur prisonnier. »

**LASALLE** (Jean-Pierre), capitaine. — « Dans la charge sur l'infanterie, a pris de sa main un général. »

**DUCOËTLOSQUET** (Charles), adjudant-major. — « A chargé à la tête de la compagnie d'élite et a pris un colonel. »

**LOCQUIN** (Michel), sous-lieutenant. — « Le premier de son peloton, est entré dans les rangs ennemis; blessé d'une balle au travers du corps. »

**ROBINET** (Nicolas), adjudant sous-officier. — « Blessé grièvement d'une balle au travers du cou, au moment où étant entré seul dans un peloton ennemi, il venait de sabrer plusieurs soldats. »

**TAMPONNET** (Spire), maréchal des logis. — « A enlevé un drapeau au milieu des rangs ennemis. »

**RAMIÈRE** (Louis), chasseur. — « A enlevé de vive force un drapeau au milieu des rangs de l'infanterie et l'a conservé jusqu'à la fin de la charge. »

**SOULERAT** (François), chasseur. — « A enlevé un drapeau au milieu de l'infanterie ennemie, à travers un feu soutenu, et l'a conservé tout le temps de la mêlée. »

(Propositions du régiment, s. d.)

**VAUCLAIN** (Pierre), chasseur. — « A pris un drapeau ennemi à la bataille d'Iéna. » — (Lettre de Murat à l'Empereur, Finckenstein, 3 mai 1807.)

### *8<sup>e</sup> hussards*

**KLEIN** (Félix-Joseph-Casimir), brigadier-fourrier. — « Étant en tirailleurs, s'est jeté seul dans un escadron de dragons saxons, où il sabra de la manière la plus distinguée. Il arracha le sabre à un officier de la garde à cheval de S. M. le roi de Prusse et le fit prisonnier de guerre. Il courut encore sur un second en le sommant de se rendre; celui-ci, voyant avec quels célérité et courage le dit Klein arriva sur lui, ne balança point de lui demander sa grâce en prononçant ces mots: « Pardon, pardon, Monsieur le Français, je suis le général! »

**JUET (René)**, sous-lieutenant. — « Blessé d'un coup de sabre sur la main droite. A fait avec son peloton cent prisonniers à l'ennemi et a eu son cheval tué sous lui. »

**BERGERET (Charles-Louis)**, sous-lieutenant. — « Après s'être fait remarquer dans les deux charges qui eurent lieu tant sur la cavalerie que sur l'infanterie, cet officier ne voulut point quitter le champ de bataille, malgré deux blessures assez graves, une entre autres à la main. Il courut même, à l'ordre du général Guyot, avec non moins d'intrépidité que de promptitude et d'enthousiasme, sur deux pièces de canon qui allaient nous échapper; il sabra les canonniers qui les sauvaient et les ramena prisonniers avec les pièces. »

**FREY (Jacob)**, hussard. — « A reçu dix-sept coups de sabre à Iéna en se défendant contre cinq dragons rouges : trois lui échappèrent et deux succombèrent sous ses coups. »

#### 10<sup>e</sup> hussards

**SOULERAC**, lieutenant. — « Officier très distingué, très intelligent. Atteint d'un coup de boulet au bras, il sera peut-être obligé de souffrir l'amputation. »

**TATTE**, sous-lieutenant. — « Bras emporté. »

**CONILLEAU**, sous-lieutenant. — « Plusieurs actions d'éclat pendant cette campagne. Ayant eu la cuisse emportée d'un boulet, pendant l'opération, il dit que ce qui pouvait le consoler était d'avoir perdu un membre pour la gloire de Sa Majesté. »

**LASSUDERIE (Jacques)**, brigadier. — « A pris un drapeau à l'ennemi. Ce jeune homme promet beaucoup. »

(Propositions du colonel Briche, s. d.) (1).

---

(1) C'est au 10<sup>e</sup> hussards que servait J.-B. Guindey. La proposition le concernant était ainsi libellée :

« Guindey, maréchal des logis chef. — A l'affaire de Saalfeld, tua le prince Louis de Prusse, renversa pour se débarrasser plusieurs hussards ennemis qu'il sabra, et reçut trois coups de sabre. Il a continué à se distinguer à toutes les affaires qu'a eues le régiment. »

Pour tous détails, voir : *Un cavalier de l'Épopée*, par le commandant Emm. Martin, dans le *Carnet de la Sabretache* (n<sup>o</sup> 136).

**GÉNIE***2<sup>e</sup> bataillon de sapeurs, 6<sup>e</sup> compagnie*

**TRUILHIER** (Jacques-Michel-François), lieutenant en **second**. — « A chargé, avec sa compagnie, à la bataille d'Iéna, **une colonne** de 3.000 Prussiens dans le village de Steindorf : **1.200 hommes** ont été coupés et faits prisonniers par cette seule **compagnie**. Il a abordé le premier la ligne ennemie et a tué de sa **main** un officier prussien dont il reçut un coup d'épée dans **la main** gauche. Il reçut ensuite une balle qui lui traversa le **bras**, et ne quitta le champ de bataille que lorsque ses forces furent **totale-ment épuisées**. » — (État des services, dossier **Truilhier**, Arch. Lég. d'h.)



**ALLÉGORIE SUR LA BATAILLE D'ÉNA.**  
Dessus de bonbonnière en buis.

(Collection du lieutenant-colonel **Chéré**.)